

**POUR
LA BELLE ÉQUIPE
LE CARILLON
LE PETIT CAMBODGE
LA BONNE BIÈRE
CASA NOSTRA
LE BATACLAN**

RECUEIL DE POÉSIE

7 EUROS

intégralement reversés
aux établissements touchés
le 13 novembre 2015 *

PARIS INCENDIÉ

Sans Paris, l'avenir naîtra reptile et nu.
Paris donne un manteau de lumière aux idées.
Les erreurs, s'il les a seulement regardées,
Tremblent subitement et s'écroulent, ayant
En elles le rayon de cet œil foudroyant.
Comme au-dessous du temple on retrouve la crypte,
Et comme sous la Grèce on retrouve l'Égypte,
Et sous l'Égypte l'Inde, et sous l'Inde la nuit,
Sous Paris, par les temps et les races construit,
On retrouve, en creusant, toute la vieille histoire.
L'homme a gagné Paris ainsi qu'une victoire.
Le lui prendre à présent, c'est lui rendre son bât,
C'est frustrer son labeur, c'est voler son combat.
A quoi bon avoir tant lutté si tout s'effondre !
Thèbe, Ellorah, Memphis, Carthage, aujourd'hui
Londre,
Tous les peuples, qu'unit un vénérable hymen,
De la raison humaine et du devoir humain
Ont créé l'alphabet, et Paris fait le livre.
Paris règne. Paris, en existant, délivre.
Par cela seul qu'il est, le monde est rassuré.

Un vaisseau comme un sceptre étendant son beaupré
Est son emblème ; il fait la grande traversée,
Il part de l'ignorance et monte à la pensée.
Il sait l'itinéraire ; il voit le but ; il va
Plus loin qu'on ne voulut, plus haut qu'on ne rêva,
Mais toujours il arrive : il cherche, il crée, il fonde,
Et ce que Paris trouve est trouvé pour le monde. (→)

Une évolution du globe tout entier
Veut Paris pour pivot et le prend pour chantier,
Et n'est universelle enfin qu'étant française ;
Londre a Charles premier, Paris a Louis seize ;
Londre a tué le roi, Paris la royauté ;
Ici le coup de hache à l'homme est limité,
Là c'est la monarchie énorme et décrépite,
C'est le passé, la nuit, l'enfer, qu'il décapite.
Un mot que dit Paris est un ambassadeur ;
Paris sème des lois dans toute profondeur.
Sans cesse, à travers l'ombre et la brume malsaine,
Il sort de cette forge, il sort de cette cène
Une flamme qui parle ; il remplit le ciel bleu
De l'éternel départ de ses langues de feu.
On voit à chaque instant une troupe de rêves
Sublimes, qui, portant des flambeaux ou des glaives,
S'échappe de Paris et va dans l'univers ;
Dante vient à Paris faire son premier vers ;
Là Montesquieu construit les lois, Pascal les règles ;
C'est de Paris que prend son vol l'essaim des aigles.

Paris veut que tout monte au suprême degré ;
Il dresse l'idéal sur le démesuré ;
A l'appui du progrès, à l'appui des idées,
Il donne des raisons hautes de cent coudées ;
Pour cime et pour refuge il a la majesté
Des principes remplis d'une altière clarté ;
Le fier sommet du vrai, voilà son acropole ;
Il extrait Mirabeau du siècle de Walpole ;
Ce Paris qui pour tous fit toujours ce qu'il put
Est parfois Sybaris et jamais Lilliput,

Par la méchanceté naît où la hauteur cesse ;
Avec la petitesse on fait de la bassesse,
Et Paris n'est jamais petit ; il est géant
Jusque dans sa poussière et jusqu'en son néant ;
Le fond de ses fureurs est bon ; jamais la haine
Ne trouble sa colère auguste et ne la gêne ;
Le cœur s'attendrit mieux lorsque l'esprit comprend,
Et l'on n'est le meilleur qu'en étant le plus grand.
De là la dignité de Paris, sa logique
Souffrant pour l'homme avec une douceur tragique,
Et la fraternité qui gronde en son courroux.
Les tyrans dans leurs camps, les hiboux dans
leurs trous,
Le craignent, car voulant la paix, il veut l'aurore.
A la tendance humaine, obscure et vague encore,
Il creuse un lit, il fixe un but, il donne un sens ;
Du juste et de l'injuste il connaît les versants ;
Et du côté de l'aube il l'aide à se répandre.
Certains problèmes sont des fruits d'or pleins
de cendre,
Le fond de l'un est Tout, le fond de l'autre est Rien ;
On peut trouver le mal en cherchant trop le bien ;
Paris le sait ; Paris choisit ce qui doit vivre.
Le droit parfois devient un vin dont on s'enivre ;
Ayant tout éveillé Paris peut tout calmer ;
Sa grande loi Combattre a pour principe Aimer ;
Paris admet l'agape et non la saturnale,
Et c'est lui qui, soudain, de l'énigme infernale
Souffle le mot céleste au sphinx déconcerté.

Où le sphinx dit : Chaos, Paris dit : Liberté ! (→)

Lieu d'éclosion ! centre éclatant et sonore
Où tous les avenir trouvent toute l'aurore !
O rendez-vous sacré de tous les lendemains !
Point d'intersection des vastes pas humains !
Paris, ville, esprit, voix ! tu parles, tu rédiges,
Tu décrètes, tu veux ! chez toi tous les prodiges
Viennent se rencontrer comme en leur carrefour.
Du paria de l'Inde au nègre du Darfour,
Tout sent un tremblement si ton pavé remue.
Paris, l'esprit humain dans ton nid fait sa mue ;
Langue nouvelle, droits nouveaux, nouvelles lois,
Etre français après avoir été gaulois,
Il te doit tous ces grands changements de plumages.
Non, qui que vous soyez, non, quels que soient
 vos mages,
Vos docteurs, vos guerriers, vos chefs, quelle que soit
Votre splendeur qu'au fond de l'ombre on aperçoit,
O cités, fussiez-vous de phares constellées,
Quels que soient vos palais, vos tours, vos propylées,
Vos clartés, vos rumeurs, votre fourmillement,
Le genre humain gravite autour de cet aimant,
Paris, l'abolisseur des vieilles mœurs serviles,
Et vous ne pourrez pas le remplacer, ô villes,
Et, lui mort, consoler l'univers orphelin,
Non, non, pas même toi, Londres, ni toi, Berlin,
Ni toi, Vienne, ni toi, Madrid, ni toi, Byzance,
Si vous n'avez ainsi que lui cette puissance,
La joie, et cette force étrange, la bonté ;
Si, comme ce Paris charmant et redouté,
Vous n'avez cet éclair, l'amour, et si vous n'êtes
Océan aux ruisseaux et soleil aux planètes.

Car le genre humain veut que sa ville ait au front
L'aurole et dans l'œil le rire vif et prompt,
Qu'elle soit grande, gaie, héroïque et jalouse,
Et reste sa maîtresse en étant son épouse.

Et dire que cette œuvre auguste, que mille ans
Et mille ans ont bâtie, industriels et lents,
Que la cité héros, que la ville prophète,
Dire, ô dieux éternels ! que la merveille faite
Par vingt siècles pensifs, patients et profonds,
Qui créèrent la flamme où nous nous réchauffons
Et mirent cette ville au centre de la sphère,
Une heure folle aurait suffi pour la défaire !

VICTOR HUGO, *L'ANNÉE TERRIBLE*, MAI III, 1872

POUR
LA BELLE
ÉQUIPE

LA DÉBAUCHE (EXTRAIT)

Bacchus ! qui vois notre débauche,
Par ton saint portrait que j'édouche
En m'enluminant le museau
De ce trait que je bois sans eau ;
Par ta couronne de lierre,
Par la splendeur de ce grand verre,
Par ton thyrses tant redouté,
Par ton éternelle santé,
Par l'honneur de tes belles fêtes,
Par tes innombrables conquêtes,
Par les coups non donnés, mais bus,
Par tes glorieux attributs,
Par les hurlements des Ménades,
Par le haut goût des carbonnades,
Par tes couleurs blanc et claret,
Par le plus fameux cabaret,
Par le doux chant de tes orgies,
Par l'éclat des trognes rougies,
Par table ouverte à tout venant,
Par les fins mors de ta cabale,
Par le tambour et la cymbale,
Par tes cloches qui sont des pots,
Par tes soupirs qui sont des rots,
Par tes hauts et sacrés mystères,
Par tes furieuses panthères,

Par ce lieu si frais et si doux,
Par ton bouc, paillard comme nous,
Par ta grosse garce Ariane,
Par le vieillard monté sur l'âne,
Par les satyres, tes cousins,
Par la fleur des plus beaux raisins,
Par ces bisques si renommées,
Par ces langues de bœuf fumées,
Par ce tabac, ton seul encens,
Par tous les plaisirs innocents,
Par ce jambon couvert d'épice,
Par ce long pendant de saucisse,
Par la majesté de ce broc,
Par masse, tope, cric et croc,
Par cette olive que je mange,
Par ce gai passeport d'orange,
Par ce vieux fromage pourri,
Bref par Gillot, ton favori,
Reçois-nous dans l'heureuse troupe,
Des francs chevaliers de la coupe,
Et, pour te montrer tout divin,
Ne la laisse jamais sans vin.

MARC-ANTOINE GIRARD DE SAINT-AMANT,
LES ŒUVRES DU SIEUR DE SAINT-AMANT, 1642

AUX AMIS INCONNUS

Ces vers, je les dédie aux amis inconnus,
A vous, les étrangers en qui je sens des proches,
Rivaux de ceux que j'aime et qui m'aiment le plus,
Frères envers qui seuls mon cœur est sans reproches
Et dont les cœurs au mien sont librement venus.

Comme on voit les ramiers sevrés de leurs volières
Rapporter sans faillir, par les cieux infinis,
Un cher message aux mains qui leur sont familières,
Nos poèmes parfois nous reviennent bénis,
Chauds d'un accueil lointain d'âmes hospitalières.

Et quel triomphe alors ! Quelle félicité
Orgueilleuse, mais tendre et pure, nous inonde,
Quand répond à nos voix leur écho suscité,
Par delà le vulgaire, en l'invisible monde
Où les fiers et les doux se sont fait leur cité !

Et nous la méritons, cette ivresse suprême,
Car si l'humanité tolère encor nos chants,
C'est que notre élégie est son propre poème,
Et que seuls nous savons, sur des rythmes touchants,
En lui parlant de nous lui parler d'elle-même.

Parfois un vers, complice intime, vient rouvrir
Quelque plaie où le feu désire qu'on l'attise ;
Parfois un mot, le nom de ce qui fait souffrir,
Tombe comme une larme à la place précise
Où le cœur méconnu l'attendait pour guérir.

Peut-être un de mes vers est-il venu vous rendre
Dans un éclair brûlant vos chagrins tout entiers,
Ou, par le seul vrai mot qui se faisait attendre,
Vous ai-je dit le nom de ce que vous sentiez,
Sans vous nommer les yeux où j'avais dû l'apprendre.

Vous qui n'aurez cherché dans mon propre tourment
Que la sainte beauté de la douleur humaine,
Qui, pour la profondeur de mes soupirs m'aimant,
Sans avoir à descendre où j'ai conçu ma peine,
Les aurez entendus dans le ciel seulement ;

Vous qui m'aurez donné le pardon sans le blâme,
N'ayant connu mes torts que par mon repentir,
Mes terrestres amours que par leur pure flamme,
Pour qui je me fais juste et noble sans mentir,
Dans un rêve où la vie est plus conforme à l'âme !

Chers passants, ne prenez de moi-même qu'un peu,
Le peu qui vous a plu parce qu'il vous ressemble ;
Mais de nous rencontrer ne formons point le vœu :
Le vrai de l'amitié, c'est de sentir ensemble ;
Le reste en est fragile, épargnons-nous l'adieu.

RENÉ-FRANÇOIS SULLY PRUDHOMME,
LES VAINES TENDRESSES, 1875

POUR
LE CARILLON

L'HEURE EXQUISE

La lune blanche
Luit dans les bois ;
De chaque branche
Part une voix
Sous la ramée...

Ô bien-aimée.

L'étang reflète,
Profond miroir,
La silhouette
Du saule noir
Où le vent pleure...

Rêvons, c'est l'heure.

Un vaste et tendre
Apaisement
Semble descendre
Du firmament
Que l'astre irise...

C'est l'heure exquise.

PAUL VERLAINE, *LA BONNE CHANSON*, 1870

LE BALLET DES HEURES

(Le Dieu Pan parle :)

Les heures sont des fleurs l'une après l'autre écloses
Dans l'éternel hymen de la nuit et du jour ;
Il faut donc les cueillir comme on cueille les roses
Et ne les donner qu'à l'amour.

Ainsi que de l'éclair, rien ne reste de l'heure,
Qu'au néant destructeur le temps vient de donner ;
Dans son rapide vol embrassez la meilleure,
Toujours celle qui va sonner.

Et retenez-la bien au gré de votre envie,
Comme le seul instant que votre âme rêva ;
Comme si le bonheur de la plus longue vie
Était dans l'heure qui s'en va.

Vous trouverez toujours, depuis l'heure première
Jusqu'à l'heure de nuit qui parle douze fois,
Les vignes, sur les monts, inondés de lumière,
Les myrtes à l'ombre des bois. (→)

Aimez, buvez, le reste est plein de choses vaines ;
Le vin, ce sang nouveau, sur la lèvre versé,
Rajeunit l'autre sang qui vieillit dans vos veines
Et donne l'oubli du passé.

Que l'heure de l'amour d'une autre soit suivie,
Savourez le regard qui vient de la beauté ;
Être seul, c'est la mort ! Être deux, c'est la vie !
L'amour c'est l'immortalité !

GÉRARD DE NERVAL, *POÉSIES DIVERSES*, 1855

LES CLOCHES

Par ma fenêtre s'est enfuie
L'illusion, et pour jamais !
Doux rêves, adieu : je m'ennuie
Au son des cloches que j'aimais.
D'interpréter leur babillage,
Poète, à seize ans j'eus le don.
Pour fêter le saint du village,
Les cloches disaient : Allons donc !
Arrivez donc !
Arrivez donc !
Arrivez donc !

Mais je suis peu dévôt, et même
Il me souvient d'avoir osé
Faire un gai repas en carême,
Repas d'ami bien arrosé.
Hommes de Dieu, point de reproches :
Il excuse un jour d'abandon :
Puis... c'était la faute des cloches
Qui nous répétaient : Allons donc !
Grisez-vous donc !
Grisez-vous donc !
Grisez-vous donc !

Quand je donnai mon cœur à celle
Qui n'en veut plus, et l'a toujours,
Le tocsin même et la crécelle
Parlaient aux vents de nos amours.
À l'ombre des bois, sur la mousse,
Rêvant mieux que sur l'édredon, (→)

Nous entendions, de leur voix douce,
Les cloches nous dire: Allons donc!
Aimez-vous donc!
Aimez-vous donc!
Aimez-vous donc!

Puis, j'arrivai, jeune et plein d'âme,
Dans la grand'veille en pèlerin:
Le Te Deum de Notre-Dame
Alors berçait un souverain:
Mais à fêter sa bienvenue,
Quand on fatiguait le bourdon,
J'espérais, moi: car dans la nue
L'airain grommelait: Allons donc!
Armez-vous donc!
Armez-vous donc!
Armez-vous donc!

Pour moi tes cloches, pauvre France,
N'ont plus un langage aussi clair:
D'amour, de gloire et d'espérance,
Pour moi, rien ne parle dans l'air.
Je n'entends, comme tout le monde,
Qu'un éternel drelin dindon.
Que la république vous fonde!
Cloches bavardes, allons donc!
Taisez-vous donc!
Taisez-vous donc!
Taisez-vous donc!

HÉGÉSIPPE MOREAU, *LE MYOSOTIS,*
PETITS CONTES ET PETITS VERS, 1838

POUR LE PETIT CAMBODGE

LÀ-BAS

Calmes voluptueux, avec des encensoirs
Et des rythmes lointains par le soir solitaire,
Claire heure alanguissante et fondante des soirs,
Le soir sur des lits d'or s'endort avec la terre,
Sous des rideaux de pourpre, et longuement se tait !

Calmes voluptueux, avec de grands nuages,
Et des îles de nacre et des plages d'argent
Et des perles et des coraux et le bougeant
Saphir des étoiles, à travers les feuillages,
Et de roses odeurs et des roses de lait,
Pour s'en aller vers les couchants et se défaire
De soi, comme une fin lente de jour, un jour,
En un voyage ardent et mol comme l'amour
Et légendaire ainsi qu'un départ de galère !

EMILE VERHAEREN, *LES BORDS DE LA ROUTE*, 1895

EXTRÊME-ORIENT

I

Le fleuve au vent du soir fait chanter ses roseaux.
Seul je m'en suis allé. – J'ai dénoué l'amarre,
Puis je me suis couché dans ma jonque bizarre,
Sans bruit, de peur de faire envoler les oiseaux.

Et nous sommes partis, tous deux, au fil de l'eau,
Sans savoir où, très lentement. – O charme rare,
Que donne un inconnu fluide où l'on s'égare !...
Par instants, j'arrêtais quelque frêle rameau.

Et je restais, bercé sur un flot d'indolence,
A respirer ton âme, ô beau soir de silence...
Car j'ai l'amour subtil du crépuscule fin ;

L'eau musicale et triste est la sœur de mon rêve
Ma tasse est diaphane, et je porte, sans fin,
Un cœur mélancolique où la lune se lève. (→)

La vie est une fleur que je respire à peine,
Car tout parfum terrestre est douloureux au fond.
J'ignore l'heure vaine, et les hommes qui vont,
Et dans l'Ile d'Émail ma fantaisie est reine.

Mes bonheurs délicats sont faits de porcelaine,
Je n'y touche jamais qu'avec un soin profond ;
Et l'azur fin, qu'exhale en fumant mon thé blond,
En sa fuite odorante emporte au loin ma peine.

J'habite un kiosque rose au fond du merveilleux.
J'y passe tout le jour à voir de ma fenêtre
Les fleuves d'or parmi les paysages bleus ;

Et, poète royal en robe vermillon,
Autour de l'éventail fleuri qui l'a fait naître,
Je regarde voler mon rêve, papillon.

ALBERT SAMAIN, *AU JARDIN DE L'INFANTE*, 1893

POUR
LA BONNE
BIÈRE

Il faut être toujours ivre, tout est là ; c'est l'unique question. Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve.

Mais de quoi ? De vin, de poésie, ou de vertu à votre guise, mais enivrez-vous !

Et si quelquefois, sur les marches d'un palais, sur l'herbe verte d'un fossé, vous vous réveillez, l'ivresse déjà diminuée ou disparue, demandez au vent, à la vague, à l'étoile, à l'oiseau, à l'horloge ; à tout ce qui fuit, à tout ce qui gémit, à tout ce qui roule, à tout ce qui chante, à tout ce qui parle, demandez quelle heure il est. Et le vent, la vague, l'étoile, l'oiseau, l'horloge, vous répondront, il est l'heure de s'enivrer ; pour ne pas être les esclaves martyrisés du temps, enivrez-vous, enivrez-vous sans cesse de vin, de poésie, de vertu, à votre guise.

CHARLES BAUDELAIRE, *LES PETITS POÈMES EN PROSE*, 1869

I

On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans.
– Un beau soir, foin des bocks et de la limonade,
Des cafés tapageurs aux lustres éclatants !
– On va sous les tilleuls verts de la promenade.

Les tilleuls sentent bon dans les bons soirs de juin !
L'air est parfois si doux, qu'on ferme la paupière ;
Le vent chargé de bruits – la ville n'est pas loin –
A des parfums de vigne et des parfums de bière...

II

– Voilà qu'on aperçoit un tout petit chiffon
D'azur sombre, encadré d'une petite branche,
Piqué d'une mauvaise étoile, qui se fond
Avec de doux frissons, petite et toute blanche...

Nuit de juin ! Dix-sept ans ! – On se laisse griser.
La sève est du champagne et vous monte à la tête...
On divague ; on se sent aux lèvres un baiser
Qui palpète là, comme une petite bête... (→)

III

Le cœur fou robinsonne à travers les romans,
 – Lorsque, dans la clarté d'un pâle réverbère,
 Passe une demoiselle aux petits airs charmants,
 Sous l'ombre du faux col effrayant de son père...

Et, comme elle vous trouve immensément naïf,
 Tout en faisant trotter ses petites bottines,
 Elle se tourne, alerte et d'un mouvement vif...
 – Sur vos lèvres alors meurent les cavatines...

IV

Vous êtes amoureux. Loué jusqu'au mois d'août.
 Vous êtes amoureux. – Vos sonnets La font rire.
 Tous vos amis s'en vont, vous êtes mauvais goût.
 – Puis l'adorée, un soir, a daigné vous écrire !...

– Ce soir-là..., – vous rentrez aux cafés éclatants,
 Vous demandez des bocks ou de la limonade...
 – On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans
 Et qu'on a des tilleuls verts sur la promenade.

ARTHUR RIMBAUD, *POÉSIES*, 1870

CHANSON A BOIRE I

Philosophes rêveurs, qui pensez tout savoir,
 Ennemis de Bacchus, rentrez dans le devoir :
 Vos esprits s'en font trop accroire.
 Allez, vieux fous, allez apprendre à boire.
 On est savant quand on boit bien :
 Qui ne sait boire ne sait rien.
 S'il faut rire ou chanter au milieu d'un festin,
 Un docteur est alors au bout de son latin :
 Un goinfre en a toute la gloire.
 Allez, vieux fous, allez apprendre à boire.
 On est savant quand on boit bien :
 Qui ne sait boire ne sait rien.

NICOLAS BOILEAU, *POÉSIES DIVERSES*, 1674

LE BRUIT DES CABARETS, LA FANGE DU TROTTOIR

Le bruit des cabarets, la fange du trottoir,
Les platanes déchus s'effeuillant dans l'air noir,
L'omnibus, ouragan de ferraille et de boues,
Qui grince, mal assis entre ses quatre roues,
Et roule ses yeux verts et rouges lentement,
Les ouvriers allant au club, tout en fumant
Leur brûle-gueule au nez des agents de police,
Toits qui dégouttent, murs suintants, pavé qui glisse,
Bitume défoncé, ruisseaux comblant l'égout,
Voilà ma route – avec le paradis au bout.

PAUL VERLAINE, *LA BONNE CHANSON*, 1870

POUR
CASA NOSTRA

LE FOYER, LA LUEUR ÉTROITE DE LA LAMPE

Le foyer, la lueur étroite de la lampe ;
La rêverie avec le doigt contre la tempe
Et les yeux se perdant parmi les yeux aimés ;
L'heure du thé fumant et des livres fermés ;
La douceur de sentir la fin de la soirée ;
La fatigue charmante et l'attente adorée ;
De l'ombre nuptiale et de la douce nuit,
Oh ! tout cela, mon rêve attendri le poursuit
Sans relâche, à travers toutes remises vaines,
Impatient mes mois, furieux des semaines !

PAUL VERLAINE, *LA BONNE CHANSON*, 1870

LA MALINE

Dans la salle à manger brune, que parfumait
Une odeur de vernis et de fruits, à mon aise
Je ramassais un plat de je ne sais quel met
Belge, et je m'épatais dans mon immense chaise.

En mangeant, j'écoutais l'horloge, – heureux et coi.
La cuisine s'ouvrit avec une bouffée,
Et la servante vint, je ne sais pas pourquoi,
Fichu moitié défait, malinement coiffée

Et, tout en promenant son petit doigt tremblant
Sur sa joue, un velours de pêche rose et blanc,
En faisant, de sa lèvre enfantine, une moue,

Elle arrangeait les plats, près de moi, pour m'aiser ;
– Puis, comme ça, – bien sûr pour avoir un baiser, –
Tout bas : « Sens donc, j'ai pris une froid sur la joue... »

ARTHUR RIMBAUD, *POÉSIES*, 1870

HEUREUX QUI, COMME ULYSSE,
A FAIT UN BEAU VOYAGE

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme cestuy-là qui conquit la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,
Que des palais Romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine :

Plus mon Loire gaulois, que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré, que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

JOACHIM DU BELLAY, *LES REGRETS*, 1558

ÉLÉGIE VIII (EXTRAIT)

Déjà ma tête imite la couleur des plumes du cygne,
la vieillesse blanchit ma noire chevelure ; déjà s'avance
l'époque de la caducité, l'âge de la faiblesse ; déjà mes
jambes chancellent, j'ai peine à me soutenir. Voici le
temps où, libre enfin de tous travaux pénibles et de
toutes inquiétudes, je devrais passer doucement le
reste de mes jours au milieu des loisirs, toujours si
attrayants pour mon esprit, et de mes chères études ;
chanter ma modeste demeure, mes vieux pénates et
les champs de mes pères, aujourd'hui privés de leur
maître ; vieillir enfin paisiblement entre les bras de
mon épouse et de mes petits enfants, et au sein de
ma patrie.

OVIDE, *TRISTES*, ENTRE 9 ET 12 AP. J.-C.

SATIRE XII (LE RETOUR DE CATULLE)

Délivré de ce devoir pieux,
À mon humble foyer je retourne; et mes dieux,
Simulacres luisants, faits de cire ou d'argile,
Verront pleuvoir des fleurs sur leur tête fragile.
Là, calmant Jupiter, mes vœux reconnaissants
Aux lares¹ paternels prodigueront l'encens,
Et mainte violette aux couleur nuancées.
Mais déjà tout mon seuil de branches enlacées
Resplendit verdoyant; et, lumineux signal
Les lampes ont jeté leur rayon matinal.

JUVÉNAL, *SATIRES*, ENTRE 90 ET 127 AP. J.-C.

POUR
LE BATACLAN

Note 1: Les divinités protectrices du foyer

SONNET

Une musique amoureuse
Sous les doigts d'un guitariste
S'est éveillée, un peu triste,
Avec la brise peureuse ;

Et sous la feuillée ombreuse
Où le jour mourant résiste,
Tourne, se lasse, et persiste
Une valse langoureuse.

On sent, dans l'air qui s'effondre,
Son âme en extase fondre ;
– Et parmi la vapeur rose

De la nuit délicieuse
Monte cette blonde chose,
La lune silencieuse.

GERMAIN NOUVEAU, *PREMIERS VERS*, 1872 – 1878

LA MUSIQUE

La musique souvent me prend comme une mer !
Vers ma pâle étoile,
Sous un plafond de brume ou dans un vaste éther,
Je mets à la voile ;

La poitrine en avant et les poumons gonflés
Comme de la toile
J'escalade le dos des flots amoncelés
Que la nuit me voile ;

Je sens vibrer en moi toutes les passions
D'un vaisseau qui souffre ;
Le bon vent, la tempête et ses convulsions

Sur l'immense gouffre
Me bercent. D'autres fois, calme plat, grand miroir
De mon désespoir !

CHARLES BAUDELAIRE,
LES FLEURS DU MAL, SPLEEN ET IDÉAL, 1867

AUTEURS CITÉS

CHARLES BAUDELAIRE
(1821–1867)
→ p.24, 37

JOACHIM DU BELLAY
(1522–1560)
→ p.32

NICOLAS BOILEAU
(1636–1711)
→ p.27

MARC-ANTOINE GIRARD
DE SAINT-AMANT
(1594–1661)
→ p.8

VICTOR HUGO
(1802–1885)
→ p.1

JUVÉNAL
(entre 45 et 67 ap. J.-C.
– 128 ap. J.-C.)
→ p.34

HÉGÉSIPPE MOREAU
(1810–1838)
→ p.17

GÉRARD DE Nerval
(1808–1855)
→ p.15

GERMAIN NOUVEAU
(1851–1920)
→ p.36

OVIDE
(43 av. J.-C. – 17
ou 18 ap. J.-C.)
→ p.33

ARTHUR RIMBAUD
(1854–1891)
→ p.25, 31

ALBERT SAMAIN
(1858–1900)
→ p.21

RENÉ-FRANÇOIS
SULLY PRUDHOMME
(1839–1907)
→ p.10

EMILE VERHAEREN
(1855–1916)
→ p.20

PAUL VERLAINE
(1844–1896)
→ p.14, 28, 30

Cette initiative n'aurait
pas été possible sans :

LES LIBRAIRES
qui ont accepté de ne faire
aucun bénéfice sur la vente
de ce livre

INTERFORUM
qui a engagé sa réactivité,
son énergie et son professionnalisme
pour commercialiser et distribuer
ce livre

L'IMPRIMERIE CHIRAT
qui a su se mobiliser pour
produire cet objet dans
un temps record

LA FONDATION DE FRANCE
qui met à disposition son
professionnalisme et ses valeurs
pour collecter et redistribuer
les fonds

ET TOUS CEUX
qui, de près et de loin,
nous ont aidés à relayer
cette démarche

Qu'ils en soient
chaleureusement remerciés

Ce samedi-là, c'est avec une étrange gueule de bois que nous nous sommes tous réveillés. La veille c'était un vendredi, vendredi 13 novembre 2015. Un soir qui aurait dû être consacré aux plaisirs de la vie, pour une majorité d'entre nous. Le soir où l'on sort, où l'on fait la fête, où l'on va au restaurant, au concert, entre amis ou en amoureux. Le soir où l'on boit des coups. Mais personne ne s'attendait à ces coups-là. La violence, les morts, les blessés, la liste des victimes, l'incompréhension, la peur. Que peut-on faire ? Comment se redresser et résister ?

Peut-être en faisant ce qu'on sait faire, chacun à sa façon. Petit éditeur indépendant de l'Est parisien, nous avons choisi de publier ce recueil de poésie pour aider la salle de concert, les bistrotts et les restaurants de nos quartiers, directement touchés par ces attaques. Ces endroits dans lesquels, jusqu'à ce jour-là, on buvait du café et des bières, ces endroits où l'on mangeait, où l'on découvrait des artistes, ces endroits qui font l'âme de Paris.

Ce recueil convoque quelques poèmes pour leur faire écho et leur rendre hommage. Les œuvres choisies appartiennent à tous, elles sont au cœur de notre culture. Et cette culture est notre meilleure alliée.

Toute la chaîne du livre s'est mobilisée autour de ce projet entièrement bénévole, dont les recettes seront intégralement reversées aux établissements touchés le 13 novembre. L'urgence de ce livre répond à une autre urgence, celle de petites entreprises pour qui l'attente des dédommagements officiels peut engendrer de nombreuses difficultés supplémentaires. Ce n'est sans doute pas grand-chose au regard de tout ce qu'il faut reconstruire, mais chacun peut apporter une petite contribution, à son échelle.

C • N T R E P • I N T



9 782370 630469

7€

Fondation
de
France

La récolte des fonds
et leur redistribution sont
assurées par la Fondation
de France.

* Hors TVA à 5,5 %
et frais de gestion de 3 %